

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **82 (1994)**

Heft 3

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



L'architecture au féminin: un autre regard ?

*Les femmes ont-elles un autre regard pour l'architecture?
Existe-t-il une utopie féministe dans ce domaine?
Femmes suisses mène l'enquête.*

L'aménagement des villes et des quartiers, la conception des appartements et des espaces publics répondent-ils essentiellement à des exigences masculines? Sont-ils le fruit d'une vision unilatérale des hommes? L'architecture et l'urbanisme tiennent-ils compte des nécessités et des désirs des femmes? Ces questions passionnent de nombreuses femmes. Les 22 et 23 janvier dernier, une septantaine de Suissesses alémaniques, trois Romandes et une Tessinoise se réunissaient à Berne pour faire le point. Leur but? créer une organisation à l'échelon national chargée de promouvoir une architecture propre aux femmes, d'échanger et de recenser des idées, de développer des projets urbanistiques féministes, de sensibiliser le monde politique. Une quinzaine de personnes se sont déjà annoncées pour participer à un groupe de travail chargé de mettre sur pied une assemblée constitutive*. L'association sera largement ouverte: politiciennes, sociologues, ménagères, architectes, etc.

L'idée de cette rencontre est née il y a deux ans lors d'un séminaire organisé à l'Institut Ort Regional Land de l'Ecole polytechnique de Zurich sur le thème: aspects féminins et masculins dans l'aménagement des villes.

Des réseaux organisés

L'architecture – faut-il l'appeler art ou science? – consiste à harmoniser l'espace en fonction des besoins humains et de l'environnement. Ce domaine, à l'instar de tant d'autres, a été durant longtemps une affaire d'hommes. Pourtant des projets de ville au féminin existent. Au siècle dernier déjà, des féministes américaines ont contribué largement au mouvement de réforme urbaine. Dans les années 20, des révolutionnaires russes ont réalisé des recherches importantes dans ce domaine.

Au Canada, Women Plan Toronto, une organisation féministe fondée en 1985, est un modèle du genre. Un groupe de femmes a conçu un programme d'action pour influencer le développement de leur ville. Leur but est d'améliorer la qualité de la vie urbaine en aidant les Torontoises à faire entendre auprès des autorités leurs besoins



Sophie Wacker, 30 ans, deux enfants.

Les enfants de Sophie

(sk) – «Lorsque mes enfants sont nés, je n'aurais jamais dû arrêter de travailler». Depuis 1985, Sophie Wacker est diplômée ETS de l'Ecole d'ingénieurs de Genève en section architecture. Après l'obtention du diplôme, elle exerce son métier dans un bureau, durant 4 ans, à Genève et à Yverdon. Dès 1990, elle travaille «à la carte» dans l'atelier de son mari. Au début de sa première grossesse, elle cesse son activité. En 1992 naît un deuxième garçon.

«En sortant de l'école, je n'avais pas vraiment envie de travailler. Je rêvais d'avoir des enfants. Il me semblait que tant que je n'en aurais pas, je ne pourrais plus progresser. A l'heure actuelle, j'ai plus d'assurance et plus de confiance en moi.» Mais au seuil de la trentaine, Sophie avoue avoir peur de ne pouvoir rester dans la course. «Les techniques évoluent vite. Il me faudrait prendre des cours d'in-

formatique par exemple.» Aujourd'hui, elle aimerait bien retrouver un job. Mais la conjoncture est difficile. «J'aimerais travailler sur les chantiers. On voit son projet se concrétiser. On établit un planning, que l'on doit respecter. Il faut savoir s'imposer car l'on n'a affaire pratiquement qu'à des hommes.»

Elle croit à une spécificité féminine: «Dans ce métier, la femme a des atouts. Elle est plus patiente, plus attentive aux problèmes exprimés par les gens. Elle sera un répondant plus attentif lors de l'aménagement intérieur d'un bâtiment.» Selon Sophie Wacker, les hommes sont plus réalistes, attachés à l'aspect financier ou technique. «Au niveau de la conception, la femme sera certainement plus ouverte aux besoins spécifiques des utilisateurs comme les enfants dans une école par exemple.»

Elle espère un jour former équipe avec son mari.

spécifiques, les aspects positifs et négatifs de la ville, les problèmes de sécurité, etc. L'action de cette organisation est aussi bien sociologique que politique. Elle peut compter sur un réseau important d'organismes et de groupes de femmes.

D'autres groupes se sont développés ailleurs, au Canada et dans quelques pays d'Europe, notamment en Allemagne où ils sont influents, constitués parfois en véritables lobbys. Ainsi existe-t-il à Zurich le Frauenlobby Städtebau.

Analyser et proposer

«Cette réflexion féministe n'a rien à voir avec la question stérile de savoir si les femmes conçoivent plus rond, plus mou ou de façon plus approfondie que les hommes». Ursina Jakob est journaliste à Zurich et diplômée en sciences sociales. Présente à

Berne les 22 et 23 janvier, elle s'est depuis longtemps intéressée à l'architecture et à l'urbanisme féministes, y consacrant de nombreux articles et études.

Selon elle, il y a au moins trois manières de définir l'architecture féministe. Tout d'abord, comme une analyse de ce qui est déjà construit et des améliorations qu'on peut y apporter. L'architecture et l'urbanisme étant des disciplines essentiellement masculines, l'activité des hommes a longtemps servi de référence lors de la conception de constructions ou de projets d'aménagement du territoire bâti. On en trouve des répercussions dans le langage. Ainsi, les territoires construits à l'extérieur des agglomérations sont-ils appelés cités-dortoirs. La référence à l'activité rémunérée, activité majoritairement masculine, est claire. L'occupation de cet espace, le jour, par des femmes, des enfants ou des vieillards est occultée. Les priorités urbanistiques dans ces



quartiers périphériques se portent sur la planification des déplacements par exemple: le trafic motorisé jouissant d'une priorité sur les piétons ou les cyclistes.

De la théorie au concret

Le deuxième aspect de l'architecture féministe, selon Ursina Jakob, est de tenir compte de la vie et de l'expérience quotidienne des femmes dans la réalisation des projets architecturaux, que ce soit au niveau de la construction ou au niveau de l'aménagement du territoire. «*Dans chaque commission d'urbanisme, il devrait y avoir au moins deux femmes qui puissent témoigner de leur vécu des espaces publics ou privés*, affirme Irène Hupfer, l'une des initiatrices du séminaire bernois. *L'aménagement ne devrait pas seulement concerner une série d'experts, mais aussi les utilisatrices des espaces bâtis*».

Troisième perspective, l'architecture et la planification féministe seraient liées à des choix de société. Il s'agit de proposer, non pas un regard féminin, mais un regard différent et neuf sur le développement urbain, de remettre en question la conception des projets, d'imaginer d'autres priorités, l'une d'entre elles étant la qualité de la vie.

Qualité de la vie. Quatre mots que ne renieraient pas les femmes que nous avons interrogées. Dans une perspective et à des titres différents, ces femmes se sont intéressées à ces questions. Soit parce qu'elles constituent le pain quotidien de leur pratique professionnelle, soit parce qu'elles en ont fait leur centre d'intérêt pour une recherche personnelle.

Femmes suisses ouvre le débat!

Sylviane Klein

* Toute personne intéressée peut s'adresser à Mme Irène Hupfer, Baselweg 24, 4146 Hochwald.

Sibyl, entre famille et profession



Sibyl Widmer-Baechtold, 32 ans, un enfant.

(sk) – A 32 ans, Sibyl Widmer-Baechtold est mère d'un enfant de trois ans. Assistante à l'EPFL, elle y travaille à 30%. Cela lui permet de concilier une vie de famille, quelques mandats ponctuels et, depuis le début de l'année, la tâche de Conseillère municipale au sein de l'exécutif de la ville de Moudon (VD).

Pour Sibyl, dont le mari est également du métier, l'architecture ne permet pas de mener facilement de front une vie de mère de famille et une activité professionnelle. Accepter un mandat, c'est accepter de travailler à plein temps durant plusieurs mois, d'être disponible quoi qu'il arrive sur les chantiers et auprès des mandants. «*Lorsque les enfants sont petits, une femme diplômée a tendance à travailler comme employée chez un architecte. Cela lui permet de rester en contact avec la profession. Car c'est un métier qui évolue rapidement. Mais les patrons n'aiment pas le temps partiel. Et la femme travaille en-dessous de ses compétences réelles. L'idéal, c'est encore d'être associée ou de travailler avec une équipe.*»

Selon elle, le métier perd un peu de son aura. Les femmes se tournent volontiers vers l'architecture car c'est un métier qui touche aux sciences humaines. Certaines s'orientent ensuite vers la sociologie, l'histoire de l'Art, etc. Les débouchés sont nombreux.

Pour expliquer l'attrait grandissant des femmes pour cette profession, Sibyl pense que le côté artistique et sciences humaines rend ce domaine moins rébarbatif que d'autres sections techniques.

«*Malgré le nombre croissant d'étudiantes, l'enseignement de l'architecture, à l'EPFL, reste une école d'hommes, gérée par des hommes. Les étudiantes doivent se mettre au diapason et au rythme de leurs compagnons. La formation devrait mieux respecter la spécificité féminine.*»

Sibyl ressent une grande différence entre la manière féminine ou masculine d'aborder ce métier, même si cette différence est difficile à exprimer. Les femmes semblent aborder de nouveaux projets avec un côté plus concret, plus pratique, moins «théorique à outrance». Elles s'attachent plus aux besoins des gens qui utiliseront les lieux. Sur les chantiers aussi, les femmes ont une manière différente d'aborder les problèmes ou les conflits, plus attentives aux détails et à l'ambiance de travail.

«*Finalement, il y a une certaine complémentarité entre l'homme et la femme architecte. Peut-être est-ce pour cela que bien de femmes qui sont primées lors de concours ont un homme pour associé.*»

Si c'était à refaire, Sibyl choisirait à nouveau cette voie: «*L'architecture est un véritable apprentissage de la vie: on analyse les problèmes, on étudie le concept et on le met à exécution.*»

UNIVERSITE
DE
LAUSANNE

La Faculté de Médecine de l'Université de Lausanne met au concours, à l'Institut universitaire de Pathologie

2 postes de rang professoral
(professeur ordinaire ou professeur associé)

- chef de service ou médecin-chef:

Le titulaire doit être au bénéfice d'une expérience en histopathologie et aura la responsabilité d'assurer les enseigne-

ments en pathologie spéciale, de coordonner et développer la recherche clinico-pathologique, de superviser les prestations diagnostiques du service.

- chef de service ou médecin-chef:

Le titulaire doit être au bénéfice d'une expérience en pathologie expérimentale et aura la responsabilité d'assurer les enseignements de pathologie générale, de coordonner et développer la recherche fondamentale en pathologie, d'assurer le transfert de nouvelles techniques dans le domaine du diagnostic.

1 poste de rang académique
(professeur associé ou agrégé)

- médecin-chef ou médecin-adjoint:

Le titulaire doit être au bénéfice d'une expérience en gynécopathologie et en cytopathologie diagnostique et aura la responsabilité d'assurer les prestations cliniques en gynéco- et cytopathologie, de conduire une recherche clinico-pathologique, de participer à l'enseignement de pathologie.

Les candidats sont priés de faire parvenir leur curriculum vitae et leur dossier au Professeur C. Perret, Doyen de la Faculté de Médecine, Rue du Bugnon 9, CH - 1005 Lausanne, avant le 31 mars 1994. Le cahier des charges peut être obtenu à la même adresse.

Soucieuse de promouvoir l'accès des femmes à la carrière académique, l'Université encourage les candidatures féminines.



Le temps des pionnières

La thèse d'une jeune chercheuse de l'EPFL lève le voile sur une contribution longtemps occultée. Gros plan avec Evelyne Lang sur les femmes architectes d'autrefois.

Evelyne Lang, lorsqu'elle soutenait sa thèse à l'EPFL il y a un an, avait le sourire aux lèvres. A l'instar des femmes dont elle parle, cette jeune docteure en architecture, par ailleurs diplômée de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, faisait œuvre de pionnière. Pas en architecture, mais en histoire. *Les premières femmes architectes de la Suisse et leurs précurseuses au niveau international*, un pavé de plus de six cent pages, révèle l'œuvre peu connue mais néanmoins fondamentale des premières architectes suisses.

«L'objectif premier de ma thèse était de découvrir et de faire découvrir la contribution longtemps occultée d'une génération de femmes architectes. Les œuvres de ces femmes exceptionnelles ont été rarement publiées et valent la peine d'être découvertes. Les conditions difficiles dans lesquelles elles ont exercé leur profession sont peu connues. Il s'agit donc tout d'abord de rendre hommage à leur talent et à leur courage sans lesquels la situation de la femme ne serait pas ce qu'elle est.»

Une nouvelle vision historique

Dans une première partie introductive, Evelyne Lang établit un aperçu historique de l'accès de la femme au métier d'architecte.

Dans la seconde, elle présente sept femmes architectes suisses qu'elle a choisies en fonction de la précocité de leur intervention dans la vie architecturale helvétique et de l'envergure de leurs oeuvres. En outre, la jeune docteure a tenu à «développer une nouvelle vision des phénomènes qui tiennent compte de la dynamique et de la dialectique des rapports entre les hommes et les femmes architectes» et à intégrer cette vision au savoir institutionnel. Dans cette perspective, elle s'est éloignée des préjugés qui entourent les femmes architectes et du rôle que les hommes leur ont attribué afin de tenir compte du contexte socio-culturel dans lequel les œuvres ont été produites.

Après avoir évoqué le rôle joué par les premières femmes architectes américaines au XIX^e siècle, notamment dans le cadre de l'architecture de la sphère privée et des grandes expositions, Evelyne Lang brosse un portrait des sept femmes qui ont retenu son attention. Ce sont Lux Guyer, première



1905. Préoccupée par la division du travail domestique et du travail rémunéré, une féministe américaine propose un projet qui permettrait aux femmes de concilier vie professionnelle et familiale. Charlotte Perkins Gilman imagine la transformation d'hôtel (illustration ci-dessus) en hôtel-appartement. Ce bâtiment comprendrait des unités de logement sans cuisine, une salle à manger

communautaire, une garderie, de même qu'un service d'aide-ménagère et de restauration pour tous les résidents. Les réactions négatives et agressives n'ont pas tardé: «L'hôtel-appartement est l'ennemi le plus dangereux que le foyer américain ait jamais rencontré, s'indigne le magazine Architectural Record, c'est la fleur consommée de l'irresponsabilité domestique».

femme architecte de Suisse, Flora Steiger-Crawford, première femme diplômée en architecture de l'EPFZ en 1923, Elsa Burckhardt-Blum, représentante importante du Neues Bauen, Berta Rahm, diplômée de l'EPFZ en 1934, Jeanne Bueche, diplômée de l'EPFZ en 1935, Anne Torcapel, diplômée de l'Ecole des Beaux-Arts de Genève en 1938 et Lisbeth Sachs, diplômée de l'EPFZ en 1939.

Eglises, théâtres, expositions

Ces femmes n'ont pas réalisé que du logement, bien qu'elles aient reçu de nombreux mandats de ce type, car «le domaine du logement, et plus particulièrement de la maison individuelle a longtemps été considéré - s'il ne l'est pas encore aujourd'hui - comme l'apanage exclusif de la femme» explique Evelyne Lang. Certaines ont

construit des églises, des théâtres, des immeubles administratifs, et conçu de grandes expositions telles que la SAFFA (Schweizerische Ausstellung für Frauenarbeit).

Y a-t-il des caractéristiques communes aux réalisations des premières femmes architectes suisses? Pour la jeune chercheuse, il est «impensable de résumer la contribution de ces architectes à quelques principes communs. La spécificité des protagonistes réside dans les conditions communes qu'elles ont rencontrées pour l'exercice de leur profession. Chacune était pionnière en son domaine».

A l'exception de deux d'entre elles, «elles ont monté seules un bureau de petite taille. Elles ont travaillé de façon artisanale. Toutes ont été confrontées au logement et deux d'entre elles ont pu construire des bâtiments publics. Enfin, nombreuses sont celles qui se sont adonnées à une autre activité en deuxième moitié de carrière».

Patricia Briel



Curriculum sans faille

Inès Lamunière est la première femme professeure extraordinaire au Département d'architecture de l'EPFL. Un engagement qui ne supporte aucun détour.

«**L**e fait de ne pas avoir d'enfants ne se pose pas en termes de choix douloureux. En m'engageant sur la voie que j'ai choisie, je n'ai jamais eu l'impression de faire des sacrifices.» Si Inès Lamunière n'a pas d'enfants, c'est peut-être ce qui lui permet d'être aujourd'hui, à 39 ans, la première et seule femme professeure extraordinaire au Département d'architecture de l'EPFL. Nommée en octobre dernier, elle est la seconde femme à obtenir un tel poste, pour l'ensemble des départements de l'Ecole polytechnique de Lausanne. Après l'obtention de son diplôme d'architecture en 1980, elle part à Zurich. Elle est assistante à l'Ecole polytechnique fédérale de 1983 à 1988 où elle devient professeure assistante de 1990 à 1993, avant de postuler à Lausanne.

«*La progression des femmes en section architecture s'explique par l'engouement qu'ont connu les sections d'architecture et d'histoire depuis les années 80. Mais, ajoute Inès Lamunière non sans une certaine ironie, la perte de l'aura que connaissait autrefois cette profession a certainement contribué à ne plus être le privilège des hommes!*»

Rares pourtant sont les femmes qui poursuivent une carrière dans cette direction. D'une part, parce qu'une bonne moitié des diplômées se tournent vers des voies parallèles. D'autre part, parce que ce n'est pas un métier qui se pratique facilement à temps partiel. «*Dans cette profession, un tant soit peu d'ambition demande un engagement intense, explique Inès Lamunière. On ne peut que difficilement suivre à mi-temps un chantier ou un projet, même en étant associé. Les clients aiment avoir toujours le même répondant, et il faut être disponible à toute heure de la journée. A moins d'être hyper-organisées – mais je n'en connais pas beaucoup – les femmes qui cumulent une vie professionnelle et une vie familiale ne pratiquent pas au maximum de leurs compétences. C'est-à-dire que, dans la majorité des cas, elles n'effectuent pas un travail qui corresponde à leur niveau de formation. Il est aujourd'hui indispensable de rester à la pointe des nouvelles techniques, ce que ne peuvent malheureusement pas toujours faire celles qui travaillent à temps partiel. Quant à celles qui abandonnent durant quelques années, elles se retrouvent trop vite déphasées par rapport à des techniques de construction ou d'informatique qui évoluent très rapide-*



Inès Lamunière: en Suisse romande, la lutte de classe passe avant la lutte de sexe.

(Photo Gérald Friedli)

ment. Et pour lesquelles la formation continue est possible, mais malheureusement peu encouragée.»

Comme solution à ces questions, beaucoup de femmes se tournent vers l'assistantat qui offre en majorité des postes à 50%. Cela leur permet de concilier recherche, enseignement et pratique privée et surtout, de pouvoir pondérer leurs choix en se gardant des portes ouvertes.

Suite aux directives du Conseil fédéral et du Département fédéral de l'Intérieur, l'EPFL a établi un programme d'action 1993-1996 afin d'augmenter le nombre de femmes diplômantes, doctorantes et professeures. Des mesures concrètes ont été prises pour améliorer la situation actuelle (voir FS janvier 1994).

Mais la quasi-absence des femmes au niveau professoral n'a pas seulement son origine dans l'organisation spécifique de l'EPFL. Le problème essentiel, comme pour toute autre profession, est lié avant tout à l'organisation sociale de notre société. Les structures ne sont pas adaptées au travail féminin. Nous l'avons vu, peu de femmes architectes, 10 ou 15 ans après leur diplôme, ont un engagement qui leur ouvrira les portes du professorat. De sorte qu'aujourd'hui, dans toute la Suisse, il n'y a qu'une vingtaine de candidates potentielles à un poste de professeure avec le curriculum adéquat. Et malheureusement, elles n'y tiennent pas toujours. «*Difficile de les convaincre d'abandonner une partie de leur vie privée pour vivre à deux cent à*



l'heure, rester à la pointe de la profession et enseigner par-dessus le marché», affirme Inès Lamunière qui a tenté en vain d'en convaincre plus d'une.

Féministe, Inès Lamunière l'est certainement. Preuve en est l'orthographe de son titre sur sa carte de visite. Mais elle tient à se distancer des positions très radicales de certains lobbies féminins. *«Je pense qu'il y a d'abord des inégalités sociales à résoudre, ensuite des inégalités entre hommes et femmes. Comment expliquer qu'il n'y ait pas de lobbies féminins en architecture en Suisse romande, si ce n'est par le fait que dans les pays à culture française où italienne la lutte de classe passe avant la lutte de sexe. Ce qui n'est pas le cas en Allemagne ou en Suisse alémanique ou les groupes féministes sont bien plus engagés. Je comprends que des femmes ressentent le besoin de créer des lobbies, mais j'en ressens une grande tristesse. On se croirait dans un groupe d'handicapés. Comme si les femmes se situaient dans une minorité et recherchaient la meilleure manière de s'intégrer. Mais, bon sang, les femmes sont une majorité!»*

Inès Lamunière ne croit pas non plus à des différences entre une manière féminine ou masculine d'aborder l'architecture ou l'urbanisme. *«Il n'y a que de bons ou de mauvais architectes. Les bons architectes sont aussi attentifs que les femmes aux besoins des gens, jeunes ou vieux, malades ou en bonne santé, étudiants ou ouvriers. On doit être sensible à l'esthétique aussi bien qu'à l'aspect économique ou technique, que l'on soit homme ou femme. Je plaide pour le travail en groupe. Il permet de traiter un même projet avec plusieurs paires d'yeux.»*

Et Inès Lamunière de relever l'évolution qui se fait aussi chez les hommes. Aujourd'hui, ils sont de plus en plus nombreux à être attentifs à la qualité de la vie.

Sylviane Klein

Le patron s'appelle Marion



Marion Boband, 42 ans, 3 enfants.

(sk) – Lorsque, diplômée toute fraîche de l'EPFL, Marion Boband arrive sur son premier chantier, une petite église classée monument historique, elle n'avait que 24 ans. Elle y trouve un jour le maçon piquant des joints de molasse avec un outil inapproprié. Une remarque est inévitable. Sans un mot, le gars la regarde, change de chaussures et quitte le chantier. Toute la nuit, Marion rumine sur les difficultés d'être femme dans ce milieu. Le lendemain, retour sur le chantier en compagnie du patron, un homme d'une soixantaine d'années. Même remarque, du patron cette fois. Même scénario. Le maçon enlève ses chaussures et quitte les lieux.

Cette leçon est encore gravée dans sa mémoire. Depuis elle n'a jamais connu de difficultés sur les chantiers.

A-t-elle dans sa pratique quotidienne une vision différente de celle de ses collègues? *«Avec l'âge, je ne peux pas faire abstraction dans un projet de ma vie familiale. Il y a une dimension humaine qui est certainement plus grande que chez des collaborateurs masculins. Je pense aux petits qui ne peuvent pas marcher, aux plus âgés qui ont de la peine à se mouvoir. Dans l'aménagement d'un appartement ou d'une maison, dans le revêtement du sol, je tiens compte de mon expérience personnelle. Je m'occupe en ce moment de l'aménagement extérieur d'un immeuble où se trouvent des personnes âgées. J'y ai fait mettre des plantes qui leur permettent à l'odeur ou à la vue de savoir en quelle saison l'on est, qui évoquent des souvenirs...»*

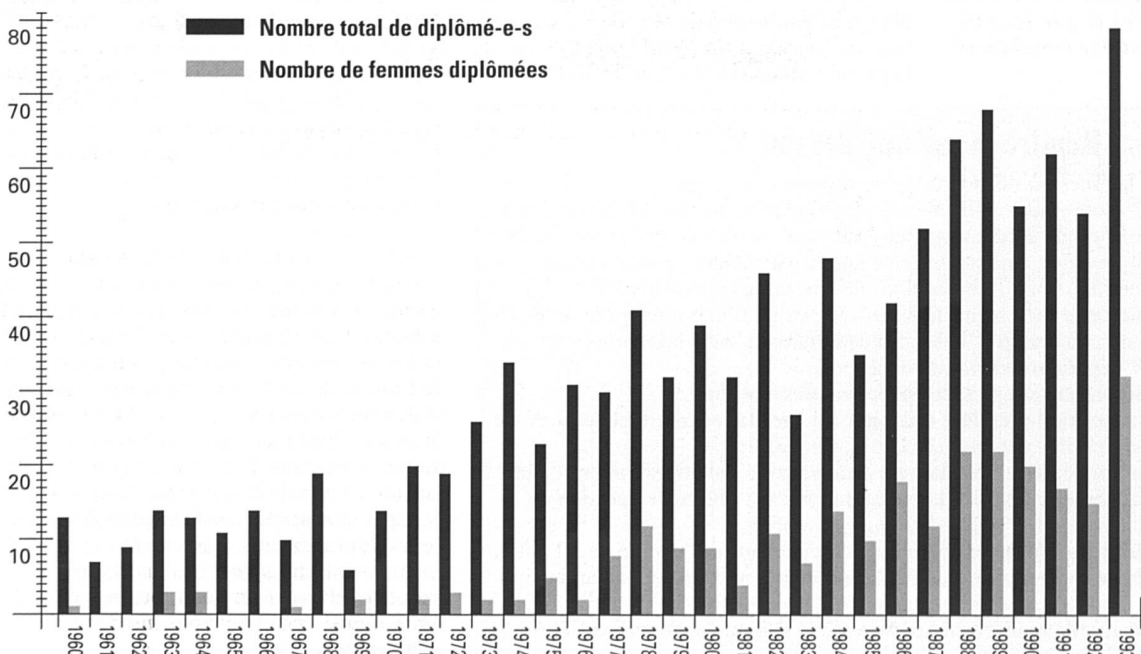
A la différence de la plupart des hommes, elle ne résout pas les problèmes en termes de rapports de force, mais par la discussion et la persuasion en cas de conflits, par le compliment et les remerciements lorsque le travail est bien fait. Le respect des gens est important.

Le souvenir de ses études lui est pénible.

Lorsqu'elle a suivi les cours d'architecture de l'Ecole polytechnique de Lausanne, au début des années septante, il y avait dans sa section 70 étudiants. Elles étaient 15 filles. A la distribution des diplômes, il ne restait que 2 filles et 30 garçons. L'attitude des professeurs la révoltait. Les étudiantes étaient souvent suspectées de ne pas être l'auteure de leur projet.

Marion Boband est passionnée par son travail. En compagnie de son associé et ami, elle s'est spécialisée dans la rénovation de monuments historiques, et l'Etat lui confie volontiers des projets. Mais elle sait que pour l'instant elle ne peut songer à faire carrière. Avec trois enfants – des jumeaux de 9 ans et un garçon de 3 ans – elle ne peut travailler à temps complet. Elle n'a pourtant jamais cessé, même si parfois son plus jeune fils doit l'accompagner sur les chantiers.

Peut-être qu'un jour son expérience servira de modèle de réussite à celles qui veulent savoir comment concilier famille et profession.



Alors que de 1960 à 1976, les femmes qui obtenaient leur diplôme en architecture pouvaient se compter sur les doigts d'une main, elles sont en progression constante dès les années 80. Les femmes représentaient moins d'un dixième des diplômé-e-s en moyenne jusqu'en 1976; elles oscillent depuis entre 25% et 30%.

Ces dix dernières années, leur taux d'échec est très faible par rapport à celui de leurs collègues masculins. Il ne semble donc pas y avoir de discrimination au niveau de l'enseignement dispensé.



Ursula Paravicini: la ville en mutation

*Le travail des femmes transforme la ville.
L'urbaniste Ursula Paravicini l'explique.*

La ville est en train de se transformer sous l'influence des femmes. Même si cette transformation semble encore peu perceptible, l'évolution, liée à l'augmentation de l'activité professionnelle des femmes, est irréversible.

Ursula Paravicini est architecte diplômée de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne et docteure ès sciences. Elle vit à Evian, travaille à Genève à la Fondation Braillard Architectes, et parcourt le monde de colloque en séminaire. Passionnée par l'histoire de l'architecture, et tout autant par la prospective en urbanisme, elle nous livre le fruit de ses réflexions.

– Les femmes vont-elles réellement changer la ville ?

– L'activité professionnelle des femmes est un moteur de la transformation sociale. Elle a donc aussi des incidences sur l'organisation de l'espace urbain. Dans les années 60, deux tiers des femmes en Europe étaient au foyer. Dans les années 90, la proportion s'est inversée et maintenant ce sont deux tiers des femmes qui exercent une activité professionnelle. Leur insertion dans le monde du travail est aujourd'hui un phénomène de masse, même si nombre d'entre elles ne sont employées qu'à temps partiel et qu'elles sont particulièrement vulnérables au chômage.

– Il n'empêche qu'elles sont majoritaires dans des secteurs, peu valorisants, médiocrement rémunérés et que leur influence sur la société est par conséquent plutôt faible. Non ?



Ursula Paravicini: une passion pour la prospective en urbanisme.

– Je suis consciente que la promotion des femmes dans le monde du travail se heurte encore à de nombreux obstacles de nature sociale, découlant d'une formation moins poussée que celle des hommes, d'une trajectoire de carrière plus accidentée en raison de la maternité. Mais il est encore un autre empêchement à l'égalité des chances entre les sexes qui résulte de l'espace. Et c'est lui qui m'intéresse le plus. L'organisation de la ville est un héritage du passé. D'un passé lié à l'essor de la grande industrie, à la fin du XIX^e siècle

qui a divisé, en l'étendant en surface, la ville ou l'agglomération en deux parties distinctes: la zone d'habitation et la zone de travail. Ce phénomène de division fonctionnelle dans la ville a subi une accélération entre les deux guerres mondiales. Les quartiers périphériques, marqués par la ségrégation sociale en raison du prix des terrains, sont devenus autant de lieux d'habitation pour la famille nucléaire, avec un père qui pourvoit à l'entretien de sa famille et une mère au foyer qui, d'«unité de production», est devenue «unité de consommation».

– La traditionnelle allusion au «blues de la ménagère» ?

– Le logement s'est effectivement «privatisé» en devenant le royaume de la ménagère qui a tout sous la main. Alors qu'au XIX^e siècle encore, les femmes allaient chercher l'eau au dehors et se rencontraient au lavoir, elles entretenaient de véritables rapports de voisinage. Au XX^e siècle, la ménagère s'isole dans son foyer. Les quartiers deviennent des lieux morts.

Après la guerre de 1939-45, la société subit un véritable bouleversement provoqué par une prospérité économique sans précédent et cette évolution s'exacerbe encore. Le centre de la ville où se concentrent les activités économiques, culturelles, sociales, n'est destiné qu'aux couples sans enfants en pleine ascension sociale et économique grâce à leurs professions hautement qualifiées et rémunératrices. Simultanément les familles avec enfants, dont les revenus sont insuffisants pour vivre au centre sont rejetées à la périphérie. Les unes le font par choix délibéré, voulant vivre dans leur maison, entourées de verdure et de calme pour le bien des enfants. Les autres le font sous la contrainte, parce que le prix d'un logement au centre est prohibitif.

– Quel est donc le tournant décisif ?

– Le fait que la majorité des femmes exercent aujourd'hui une activité professionnelle et qu'elles veulent trouver des emplois proches de leur domicile. Comme le montre du reste une enquête réalisée en Allemagne, un pays pionnier dans la réflexion féministe en architecture, les femmes limitent le choix de leur lieu de travail à l'aire de leur habitat. Elles ne veulent pas consacrer plus d'un quart d'heure à leurs déplacements, que ce soit à pied, en voiture ou dans les transports publics, parce qu'elles doivent concilier responsabilités familiales et responsabilités professionnelles.

Rendre la rue aux enfants

«Que sont devenues les rues où nous jouions au foot avec les copains, sans souci des voitures qui passaient?» soupirait lors d'un échange à bâtons rompus, M. Kallenbach, directeur des Transports publics lausannois. Cette rue, qui autrefois appartenait aux enfants et aux piétons, est devenue aujourd'hui une source de dangers à tous instants. La rendre à ses usagers premiers, voilà l'un des rôles des rues dites résidentielles.

Mais saviez-vous que cette idée serait née des réflexions d'une ménagère de Delft qui, dans sa recherche de conditions d'habitat plus humaines dans nos villes, proposa aux autorités de tenter l'expérience suivante:

- créer une rue où l'automobiliste ne serait plus le maître absolu;
- rendre à cette rue sa fonction première d'habitat, de lieu de rencontre et de place de jeux.

Cette expérience étant impérativement le fruit d'une étroite collaboration entre autorités et habitants du quartier, elle favorise la participation et la liberté de décision du citoyen.

La vraie rue résidentielle, qui n'admet pour les véhicules qu'une vitesse de 20 km/h, donne droit aux enfants de jouer sur la voie publique, ce que ne permet pas un aménagement dit mixte.

La première rue résidentielle réalisée en Suisse a été la Bärenfelsenstrasse à Bâle.



– Les femmes sont-elles toujours ramenées à leur double journée de travail ?

– Les choses sont en train de changer, parce que les rapports de couple changent dans le sens du partage des responsabilités. Au fur et à mesure que s'élève le niveau socio-culturel du couple, le partage des tâches se généralise. En France, dans près d'un cinquième des couples, l'homme assume sa part des tâches éducatives et ménagères. Et je dirais même que cette division du travail domestique a tendance à se renforcer à cause de la crise et du chômage. Le rôle de l'homme qui pourvoit à l'entretien de la famille est remis en question, du fait que c'est lui qui peut être frappé par le chômage, alors que sa compagne y échappe. Et qu'il apprend, par conséquent, à gérer son espace-temps, comme sa compagne a toujours dû le faire, que ce soit à la maison exclusivement ou en jonglant entre le travail et ses responsabilités domestiques.

Le niveau d'instruction des femmes est de plus en plus élevé, ce qui leur donne accès à des professions autrement plus valorisantes qu'elles n'ont plus envie de quitter. Plutôt que de «s'exiler» dans la périphérie, elles cherchent à se rapprocher de la ville où se trouvent davantage d'emplois. Comment ? Elles s'efforcent de «ramener» les emplois dans les quartiers où elles habitent. L'ancienne ministre française du Travail Martine Aubry a lancé l'idée de créer des emplois de proximité dans les quartiers pour éviter le stress des déplacements pendulaires. Il s'agit d'introduire en douceur une sorte de socialisation des tâches ménagères et éducatives, par l'ouverture de restaurants scolaires de qualité, d'ateliers d'activités para-scolaires, de structures d'accueil pour la petite enfance, de la prise en charge des personnes âgées, du développement des soins à domicile.

– Un parfum d'utopie en période de vaches maigres, alors que l'Etat pleure ses caisses vides ?

– Sachez que le directeur de l'Office fédéral de l'aménagement du territoire suggère que les gares se transforment en autant de pôles d'activités économiques attirant des investisseurs.

Comme la Suisse a la chance de disposer d'un réseau ferroviaire particulièrement bien développé, ce pourrait être une fantastique occasion de revitaliser des localités ensommeillées.

La volonté politique peut faire des miracles. Les femmes urbanistes ou architectes, qui ont accès à une foule d'informations sur la réflexion féministe de leur branche, peuvent faire pression sur les pouvoirs publics de leur commune et de leur canton. De même que dans chaque commune du pays, une ou deux femmes devraient faire partie des commissions de construction et de planification. C'est en tissant un véritable réseau à travers les cantons et les communes que les femmes traduiront dans la réalité ce qui existe déjà dans leur tête.

**Propos recueillis
par Anne-Marie Ley**



La Bärenfelsenstrasse à Bâle a été la première rue résidentielle réalisée en Suisse.

EPFL

ÉCOLE POLYTECHNIQUE
FÉDÉRALE DE LAUSANNE

L'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne
met au concours pour son Département de chimie
un poste de

**professeur de Chimie Physique
des polymères et membranes**

Le-la candidat-e choisi-e devra développer un programme de recherche de très haut niveau international en chimie physique des polymères et membranes d'origine synthétique et/ou biologique. Les candidats doivent être fortement intéressés par l'enseignement de la chimie physique à tous les niveaux universitaires.

Les candidat-e-s, au bénéfice d'une forte expérience de la recherche, sont invité-e-s à demander le dossier relatif à ce poste au **Secrétariat de la présidence, Ecole polytechnique fédérale, CE-Ecublens, CH-1015 Lausanne, Suisse, et à faire acte de candidature d'ici le 15.03.94.**